

HAINTHALER Theresia,  
*Christiliche Araber vor dem Islam.  
 Verbreitung und konfessionelle Zugehörigkeit.  
 Eine Hinführung.*

Louvain–Paris–Dudley, Peeters  
*(Eastern Christian Studies, 7),*  
 2007, XII + 188 p., 11 cartes et plans.  
 ISBN: 978-9042919174

Comme le sous-titre l'indique clairement, ce petit livre n'a pas d'autre prétention que d'être une étude préliminaire (« *Hinführung* ») sur la présence des chrétiens arabes dans les siècles précédant l'avènement de l'islam.

Dans le premier chapitre intitulé « *Prolegomena* » (p. 5-33), l'auteure présente succinctement les principaux travaux sur le sujet, puis pose une question centrale: « Qui sont les Arabes? ». Pour y répondre, elle passe en revue les différentes dénominations, Arabes, Ismaélites, Saracènes, *Tāyyāyē*, ainsi que Arabia, sans retenir une définition particulière. En deux pages de « *considérations sociologiques* », elle évoque la question des tribus et du nomadisme, puis elle traite de l'écriture arabe, mentionnant les différentes hypothèses sur son origine, là encore sans prendre parti. Ce chapitre s'achève par une brève présentation des principales confessions nées des querelles christologiques.

Les chapitres suivants sont organisés par grands ensembles géographiques et confessionnels: Palestine, patriarchat d'Antioche, Empire perse, Arabie du Sud, Arabie centrale. « *Chrétiens arabes* » est donc entendu dans une acception très large, et non discutée.

La présence des chrétiens en Palestine (chapitre 2 « *Vorislamisches Christentum bei den Arabern in Palästina* », p. 35-47) est attestée par cinq histoires, bien connues et souvent citées, en particulier le récit des martyres du Sinaï au milieu du V<sup>e</sup> siècle que l'on trouve dans les *Narrationes* et chez Ammonius. Plusieurs relatent la conversion d'Arabes par des moines (Hilarion, Moïse de Raithu et la reine Mavia, Euthyme et le phylarque Aspebetos), signe de la vénération – à en croire le témoignage de Jean Cassien – dont bénéficiaient ces saints personnages « auprès de tout le peuple arabe » (*ab universa plebe Arabum*, cité p. 35). Elles attestent la mise en place, au plus tard dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, d'une hiérarchie pro-chalcédonienne parmi les chrétiens de cette région qui allait devenir le patriarchat de Jérusalem.

Dans le chapitre 3 (« *Vorislamisches Christentum bei den Arabern im Einflußbereich des Patriarchats Antiochien* », p. 49-80), l'auteure distingue deux groupes. D'abord les Arabes présents dans les

provinces romaines (provinces d'Arabie surtout et, secondairement, de Phénicie II), aux côtés des populations grecques et syriaques. Leur histoire, largement liée à celle de ces provinces, montre qu'en général ils ont suivi les évêques chalcédoniens. Au contraire du second groupe, les Sarakenoi des sources grecques, les *Tāyyāyē* des sources syriaques, que l'auteur rassemble sous le terme de « nomades » (« *Die Nomaden* » est le titre de la seconde partie de ce chapitre, p. 59). Dans les pages qui leur sont consacrées, une large place est faite à l'histoire des Ghassanides, l'auteure reprenant la Vulgate imposée par l'ouvrage pionnier de Nöldeke. Assurément anti-chalcédoniens, ces princes ont joué de leurs relations avec le pouvoir de Constantinople pour défendre les intérêts des monophysites et, ainsi, permettre la création d'une hiérarchie autonome avec Jacques Baradée. S'il est difficile de connaître l'enracinement de la foi chrétienne parmi ces Arabes, les sources à notre disposition attestent qu'ils étaient fortement impressionnés par les guérisons miraculeuses opérées par les moines et fréquentaient volontiers leurs tombeaux, notamment ceux de Syméon le Styliste près d'Alep et de saint Serge à Ruṣāfa.

Poursuivant une logique que l'on pourrait qualifier de « confessionnelle », l'auteure affirme dès le début du quatrième chapitre (« *Arabischen Christen im Perserreich* », p. 81-110) que les Arabes chrétiens qui se trouvaient dans l'obédience des Perses sassanides se partageaient entre deux « *christliche Konfessionen* » (p. 81). En conséquence, elle divise également ce chapitre en deux parties. La première de ces confessions est l'Église d'Orient (« *Die Kirche des Ostens* »), qui, à la fin du V<sup>e</sup> siècle, adopta des positions proches de celles de Nestorius, raison pour laquelle elle fut désignée par ses opposants comme « *nestorienne* ». L'auteure consacre plusieurs pages aux Lakhmides et à leur capitale al-Hīra, en s'appuyant notamment sur l'ouvrage classique de Rothstein publié en 1899. Elle pose la question des rapports entre Lakhmides et Tanūkh (p. 86), mais sans y apporter de réponse. De même pour la question de la conversion de Mundir III (p. 89-88). Elle évoque ensuite les « *christiliche Araber am Persischen Golf* » qui forment l'autre groupe important de cette « *Église d'Orient* », et que l'on connaît notamment par le synode de 676.

La seconde confession présente dans l'Empire perse est la tendance monophysite, qui s'est développée sous l'influence de missionnaires tels Simeon de Béth Aršām ou Abūdummeh, « *l'évêque des Arabes* ». Rejetant le dogme chalcédonien tout en s'opposant aux nestoriens, elle se développa autour de deux centres, la ville de Takrīt et le monastère de Mār Mattai, et s'organisa avec à sa tête un métropolite autonome.

Dans le chapitre 5, « Vorislamisches Christentum in Südarabien » (p. 111-136), l'auteure ne propose qu'un aperçu (« ein Überblick ») de la présence de chrétiens en Arabie du Sud avant l'arrivée de l'Islam, car, selon elle, ceux-ci n'ont pas joué ultérieurement de rôle significatif dans les relations entre chrétiens et musulmans (p. 111). Ni le récit de la mission de Théophile sous l'empereur Constance II rapporté par Philostorgius, ni les rares témoignages épigraphiques ou archéologiques ne permettent d'attester la présence significative de chrétiens avant le v<sup>e</sup> siècle. En revanche, la formation d'une forte communauté à Nağrān au v<sup>e</sup> siècle, sa persécution en 523, la conquête abyssine, le règne du roi chrétien Abraha, la construction d'une église à Ṣanā' sont bien documentés tant par les sources grecques et syriaques que par les témoignages épigraphiques et archéologiques. Aussi l'auteure leur consacre la plus grande partie de ce chapitre qu'elle conclut en ces termes: « Nağrān hatte Verbindung zu arabisch-syrischer Kultur. Aber sonst wurde im Jemen das Christentum als Verbündeter von Axum oder Byzanz gesehen. » (p. 136).

Dans un dernier et bref chapitre « Christentum im Zentralarabien und in Mekka » (p. 137-142), l'auteure s'interroge sur la présence de chrétiens à La Mekke à la veille de l'islam. Elle s'en tient aux conclusions exposées par Lammens dans un article de 1918 qui, selon elle, fait toujours autorité. La religion du Christ y était bien mal représentée, tant par le nombre, l'appartenance sociale, la valeur intellectuelle que par l'absence d'organisation des rares adeptes autochtones. En revanche, nombre de chrétiens d'origine étrangère, marchands, esclaves, aventuriers, ont pu se fixer temporairement à La Mecque. Mais ni les uns ni les autres n'ont exercé une influence majeure sur Muḥammad et sa prédication.

En conclusion, Theresia Hainthaler suggère quelques questions pour aller au-delà de cette « Hinführung ». Quelle représentation avaient les auteurs byzantins des chrétiens arabes ? Et les auteurs arabes comme Ṭabarī ? De quel christianisme Muḥammad a-t-il eu connaissance ? Existait-il une traduction en arabe de la Bible ? Quelle était la profondeur de la foi chrétienne chez les différents groupes évoqués ? Que représentaient les poètes arabes chrétiens ? Quel rapport établir entre l'écriture syriaque et l'écriture arabe ? Quel était l'usage de la langue syriaque chez les Arabes chrétiens ?

On l'aura compris à la lecture de cette brève recension : ce petit ouvrage de Theresia Hainthaler, clairement organisé, rédigé de manière très accessible, éclairé par plusieurs cartes, propose à un public germanophone une synthèse utile. Mais il repose sur une bibliographie classique et ne fait guère de place aux recherches récentes, d'autant qu'il a été publié voici déjà plusieurs années.

Françoise Micheau  
Université Paris1 Panthéon-Sorbonne